

ANDRÉ PUISEUX

1858-1931





Robert
Mann Derrill
1897

Extrait du Journal "La CARAVANE"

Bulletin de l'Œuvre des Saines Vacances Lyonnaises

(Décembre 1931)



Le 23 juin dernier, à l'âge de soixante-douze ans, M. André Puiseux achevait sa vie, après dix-huit mois de maladie, par une lente et pénible agonie. Pour ce grimpeur intrépide, jamais rassasié et jamais las, qui avait la nostalgie des sommets, ce fut la suprême ascension, celle qui porte l'âme aux cimes éternelles, dont les cimes terrestres donnent à peine l'avant-goût. Comme tout ce qu'il faisait, il l'accomplit d'un cœur vaillant et sut mourir avec sérénité.

Sa mémoire sera fidèlement gardée par ceux qui l'ont connu et qui savent ce que lui doit la Caravane, œuvre lyonnaise de saines vacances à la montagne. Il en a été, sinon le deuxième fondateur, du moins le deuxième animateur.



Ses relations avec elle remontent loin. C'est entre 1908 et 1910, à l'époque où l'abbé Paradis rencontrait sur sa route beaucoup plus de critiques que d'encoura-

gements et n'avait encore ni émules ni imitateurs, dans ses essais de caravane scolaire, que M. Puiseux vint un jour très spontanément au-devant de lui, l'esprit enthousiaste, le cœur sympathique, la main ouverte, ne demandant qu'à rendre service. Comment avait-il découvert l'œuvre naissante qui ne faisait pas beaucoup de bruit ? Je l'ignore. Il est certain qu'il y avait entre elle et lui plus d'une affinité élective. Il aimait la jeunesse, l'initiative, la montagne, l'aventure... Il croyait à la poésie, aux belles histoires, à la petite *fleur bleue*... Bref, son âme n'avait jamais cessé (et n'a pas cessé jusqu'à la fin) d'avoir vingt ans ; mais comme on avait vingt ans jadis, quand les vieillards précoces, revenus de tout avant d'être allés nulle part, terriblement positifs et inconsciemment égoïstes, étaient rares. Et cela explique tout.

Il me souvient d'un trait révélateur. Quelques mois après la mort de l'abbé Paradis, nous étions en promenade dans un bois, aux environs d'Yzeron (1), avec quatre ou cinq enfants, filleuls d'élection, comme M. Puiseux en eut tant autour de lui. Soudain, nous nous trouvons en face d'un bloc de pierre, rugueux et moussu, haut de deux ou trois mètres, qui offrait de bonnes « prises ». Interpellant l'un des petits, âgé d'une dizaine d'années :

— Allons, viens ! dit-il ; je vais t'apprendre à grimper sur ce rocher.

— Oh ! non, Parrain !...

(1) Joli village dans les monts du Lyonnais.

— Pourquoi, non ?... Tu as peur ?...

— Oh ! non, Parrain !...

— Eh bien, essaie !...

— Oh ! non, Parrain !...

— Alors, qu'est-ce qui t'empêche, si tu n'as pas peur ?...

— Parrain, je ne veux pas déchirer, ni salir ma culotte...

Là-dessus, grands gestes et grandes exclamations du parrain, qui n'en est pas revenu et n'a jamais compris qu'un jeune garçon, aux champs, pût avoir le souci de ne pas endommager sa culotte, fût-ce sa culotte des dimanches. J'imagine que, au même âge et beaucoup plus tard encore, un motif de cet ordre aurait eu de la peine à s'imposer à son attention. Il s'agissait bien de cela, pour un ami du plein air et des ascensions alpestres !

Mais aussi, quel entrain, quelle vie, dans les courses de montagne qu'il conduisait ! Avant la guerre, quand nous ne sortions pas encore avec lui, il allait à une telle allure qu'il décourageait les plus intrépides. On raconte que, dans sa jeunesse, avec son frère, l'astronome Pierre Puiseux, il faisait en une matinée, depuis Talloires, l'ascension aller et retour de la Tournette et qu'il rentrait même bien avant midi pour déjeuner. Aux approches de la soixantaine, son pas devint, par nécessité, un peu moins rapide et son cœur exigea des pauses aux montées. Désormais, nous pouvions le suivre. Ce fut préci-

sément l'époque où l'abbé Paradis mourut au feu et nous manqua (1).



Sans M. Puiseux, la Caravane aurait peut-être succombé avec son fondateur. Il la sauva, en trouvant une formule nouvelle. Jusqu'à la conclusion de la paix, c'est-à-dire de 1915 à 1919, la Caravane Paradis se continua dans la Caravane Puiseux.

Il ne fallait pas songer alors à organiser de longs itinéraires. Personne, en temps de guerre, n'avait assez de loisirs pour passer quinze jours en montagne avec des enfants. Mais on pouvait faire de courtes sorties collectives. Elles duraient un jour, ou bien deux ou trois jours à l'occasion des fêtes chômées. Tantôt on se contentait de courtes excursions, dans les monts du Lyonnais. Tantôt, munis de sauf-conduits et de permissions militaires, on s'aventurait jusqu'à Grenoble, Chambéry, Annecy, Châtillon-de-Michaille..., pour de plus longues randonnées. De par la volonté expresse de M. Puiseux, les cotisations étaient toujours minimales et il assumait libéralement tous les frais supplémentaires. Au demeurant, son sac était toujours le plus lourd en provisions variées qui complétaient agréablement le frugal menu de chacun, et son imagination était la plus fertile en histoires ou en poésies, qu'il débitait avec une verve irrésistible...

On n'oubliait pas, pour autant, les devoirs essentiels. Tout se passe « selon les règles établies par le Père Paradis, lit-on dans *La Caravane* du 15 novembre 1916.

(1) Aumônier de la 28^e division, il fut tué en Champagne le 15 octobre 1915.

On sait qu'elles consistent à agir *chrétiennement*, sans respect humain, laissant une prière partout où l'on passe ; *fraternellement*, en bons camarades, mettant en commun la bonne humeur et les provisions ; *généreusement*, avec le secours providentiel d'un vénérable ami très bienveillant qui ne désire pas qu'on le nomme ici, mais qui n'a pas besoin de cela pour jouir de l'affectueuse et respectueuse reconnaissance de tous les jeunes pupilles dont il se fait l'hôte, le bienfaiteur et l'infatigable guide... »

Voici d'ailleurs, comment M. Puiseux, auquel ces lignes font allusion et qui se désignait volontiers lui-même, en ce temps-là, sous le pseudonyme du *Vieux Bonhomme*, racontait une de ces excursions, dues à son initiative et tout animées de son esprit :

« Lyon, le 17 juin 1919.

« Mon cher Monsieur l'Abbé,

« Jolie promenade, les dimanche et lundi de Pentecôte, de Seyssel à Châtillon-de-Michaille par la cascade de la Dorche, le col de Richemond (joyeux coucher sur le foin), le crêt du Nu, le signal de Retord et les Combes ; beau coucher et lever de soleil sur les Alpes et partout débauche de fleurs. Déjeuner aux cytises pour finir, faisant oublier que nous avons failli périr de soif la veille. Trois heures sans boire sous un bon soleil et deux oranges pour 13!... Adhérents : MM. Glénard, J. Janin, Jean Garnier, Chambarteau, Charles Lacroix, Pinoncelly père et fils, Ed. et G. Demange, Jean Lacroix, Ph. Motair, J. Delgyer, Puiseux.

Au sommet, traditionnel acte de religion sous la forme que voici :

Mon Dieu vous qui avez suggéré au vénérable abbé Paradis la belle devise de la Caravane : « A Jésus par la montagne », lui traçant ainsi les voies par lesquelles vous entendiez nous mener au salut, nous nous présentons à vous sur ce sommet pour vous adorer en esprit et en vérité et vous prier de jeter sur nous un regard favorable.

Père tout puissant, Créateur du ciel et de la terre, nous vous apportons l'hommage de notre parfaite soumission. Nous vous offrons tout ce que nous sommes, tout ce que nous pouvons, tout ce que nous voulons, tout ce que nous pensons.

Nous vous apportons également l'assurance de notre amour bien imparfait, il est vrai, mais sincère, et vous remercions des grâces que vous n'avez cessé de nous accorder malgré nos ingratitudes : nous vous remercions en particulier de nous avoir donné la vie. Nous ne craignons pas la mort qui doit nous rapprocher de vous, mais nous aimons cette vie que vous avez bien voulu embellir de vos dons précieux, et par laquelle vous nous permettez, en union avec les mérites de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, d'acquérir les récompenses célestes. Pour tous vos dons, tant spirituels que temporels, soyez béni, Seigneur !

Et vous, puissante médiatrice entre le ciel et la terre, Sainte Marie, mère de Dieu et des hommes, priez pour nous pauvres pécheurs, qui mettons toute notre confiance en vous. Pour votre charité, Mère, soyez bénie !

Saints du Ciel, phalange glorieuse parmi laquelle nous aimons à penser que le pieux abbé Paradis, fondateur de cette Caravane a déjà été admis en récompense de ses mérites, priez pour nous. Pour votre assistance, Saints du Ciel, soyez bénis !

N'oublions pas enfin que la patrie est d'institution divine et que nous avons par conséquent à prier pour la France. Saint Louis, Sainte Jeanne d'Arc, protecteurs de la fille aînée de l'Eglise, intercédez pour nous. Qu'en considération de vos vertus, soit suspendu le cours de la Justice et hâtée la conversion des pécheurs, à commencer par la nôtre. Pour votre amour de la France, Saints français, soyez bénis !

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous.

Ainsi soit-il. »

Le spirituel ne faisait pas défaut, on le voit, au cours de ces journées bien remplies, non plus que le souci des grandes épreuves nationales.

Il est même arrivé plus d'une fois, que les circonstances et la fantaisie de M. Puiseux aidant, nous ayons eu, comme au temps de l'abbé Paradis, le petit mot pittoresque et plein d'enseignements, après un souper improvisé.

La Caravane du 1^{er} mars 1919 raconte, par exemple, la fin d'une course au Joigny (29 et 30 décembre 1917), dans les termes suivants :

« Le retour fut rapide. Comme nous arrivions aux portes de Chambéry, la séduisante enseigne de l'Auberge

des Rosiers, nous empêcha d'aller plus loin et nous fit souvenir que l'estomac est un implacable tyran. Nous fûmes donc, sous les auspices des roses invisibles, conclure la paix avec ce tyran-là.

« En attendant le café, nous avons eu un entretien spirituel, — notre homélie du soir, — sous une forme originale et imprévue. L' « *Amateur des Pervenches* » nous fit un discours. « L' *Amateur des Pervenches* » parlant au milieu de la « *Corbeille des Roses* » que voulez-vous de mieux ?...

« Son nom, je vous le donne en charade : De mon premier, je tire de l'eau ; avec un *i* de plus, de mes seconds coulent des larmes ; et mon tout aime à se dire « le vieux caravaniste, prêt à mourir sur un sommet ».

« Brusquement nous nous sommes trouvés transportés, par un coup de baguette magique... ou d'imagination, dans une salle académique, derrière les autorités religieuses, civiles et militaires, écoutant un discours dont le sujet — « *Légendes sur les pierres d'églises* » — figurait au concours littéraire organisé par « *la Semaine d'Economie et de Charité* » qui venait de se tenir à Lyon.

« Laissons l'orateur se présenter lui-même au moment où il rêve que le président lui donne la parole. C'est une présentation pleine d'humour qui donne le ton de nos réunions. « *Mouvement d'attention. La curiosité est éveil-*
« *lée ; un vieux bonhomme tout grisonnant, fort connu*
« *des caravanistes et qui ne paraît pas avoir froid aux*
« *yeux, s'avance sur l'estrade, et, de la même voix dont*
« *il fait retentir les échos de la forêt, distribue à la ronde*

« ce qu'il croit être la vérité, avec l'intention bien arrêtée, que chacun, si haut soit-il, en prenne pour son grade. »

« Et nous en avons pris pour notre grade.

« Des pierres mutilées, — des niches sans saints et des statues sans tête, qui ornent la façade de nos cathédrales et qui restent dans ce délabrement les tristes témoins de nos infidélités passées et de notre indifférence présente, — se dégage une leçon, à savoir que rien de solide ne peut être édifié sans le Christ et qu'il est vain de revendiquer en paroles le droit et la justice si l'on ne commence pas par les faire régner en soi-même et à réparer le désordre des esprits par le retour à Dieu. Est-ce que le vandalisme de l'ennemi s'acharnant aujourd'hui même sur nos plus vénérables basiliques n'est pas comme le symbole et le châtiment de l'autre vandalisme, celui de l'irréligion, qui s'est acharné trop longtemps à ravager l'âme française ?

« La conclusion pratique, pour nous, — chacun l'a bien compris, — c'est que nous avons le devoir d'être des courageux et des forts, je veux dire des chrétiens solides et fiers qui ne cachent pas leur drapeau dans leur poche et qui n'iront pas grossir le nombre des âmes mutilées, dépouillées d'idéal et de foi, semblables aux « pierres d'églises, veuves de leur parure »...

La caravane Puiseux ainsi conçue resta l'unique héritière de la caravane de l'abbé Paradis jusqu'en 1919. Entre temps, son initiateur l'avait dotée de *statuts*, bien

marqués à son empreinte et qu'on relira plus loin : ils valent cette réédition.

Et puis, par la force des choses, avec le retour à la vie normale, une nouvelle ère commença. Une dernière fois, le groupe Puiseux et la caravane proprement dite se confondirent au Pic du Lac Blanc et dans l'Alpe d'Huez, les 14, 15 et 16 juillet 1919. Mais à la dislocation, un embryon de caravane à l'ancienne manière s'en détacha et prolongea son séjour en montagne pendant quelques jours encore.

Dès l'année suivante, la caravane Puiseux était une chose et la caravane scolaire en était une autre.

Elles se recrutèrent dans des milieux tout différents et finirent par avoir chacune leur destinée.



Il n'en subsista pas moins entre M. Puiseux et nous des relations personnelles, suivies, intimes, cordiales, qui m'ont révélé quelques-uns des plus beaux traits de son caractère.

Cet ancien polytechnicien, fils et neveu de grands universitaires, frère d'un astronome distingué, avait lui-même une intelligence très vive et pourvue d'une solide formation scientifique. Mais son âme était ailée et ne pouvait pas se figer dans la routine ni rester confinée entre des horizons trop étroits et trop bas. Chez lui, la foi, une foi robuste et sans complications, se conciliait parfaitement avec le savoir le plus moderne et le plus éclairé. A cet égard, il avait quelque ressemblance avec un grand

géologue de ce temps, disparu récemment, lui aussi, Pierre Termier. Mais l'originalité de M. Puiseux, c'était les vives saillies et les fougues impétueuses de son esprit. Celui-ci était en perpétuel mouvement ; les questions y affluaient ; les paradoxes pétillaient à la surface, à propos de tout et parfois des plus graves problèmes. Seulement ce n'étaient là que fusées brillantes, hautes flammèches, qui attestaient l'ardeur du foyer intérieur. Il avait trop de droiture et de bon sens, il manquait trop d'orgueil pour en faire des brandons incendiaires. Après le feu d'artifice, un mot simple, clairvoyant, décisif, plus prompt encore que la réponse de l'interlocuteur à la difficulté proposée, remettait tout en place et vous rassurait sur la pureté des intentions et le bel équilibre de la pensée. Les jeunes gens se plaignent que certains de leurs maîtres ne savent pas exciter et alimenter, d'une nourriture fraîche et appétissante, leur curiosité intellectuelle. C'est un reproche que n'aurait jamais mérité M. Puiseux, si, comme son père, il eût été professeur de Faculté. Et c'est peut-être bien, au fond, parce qu'il était la vie même qu'il eut tant d'emprise sur la jeunesse et fut, jusqu'à la fin, l'ami des enfants, de tous ces petits qui l'appelèrent parrain avec une tendre affection.

Mais la richesse et la mobilité intelligente de son esprit n'étaient rien au prix de la générosité de son cœur. On n'imagine pas M. Puiseux n'ayant rien à donner. Il donnait l'hospitalité la plus large, à Châtillon-de-Michaille, y amenant quinze hôtes imprévus, au risque de causer bien de l'ennui à la bonne M^{me} Puiseux ; il don-

nait de la gaîté à tout venant ; il donnait sa peine et son temps ; il donnait son argent. La seule grave inquiétude dont il m'ait fait le confident, à la fin de sa vie, lorsque la maladie l'eût contraint à renoncer aux ressources de sa profession, fut d'ordre financier.

— Il me faudra maintenant, disait-il, prendre un crayon et un carnet et établir un budget de ménage !...

La perspective ne lui souriait guère. Dans cet ordre d'affaires, ce mathématicien n'aimait pas calculer ses dépenses pour lui-même et encore moins ses largesses pour les autres. Son cœur, lui aussi, était tout spontané.

Un jour de mai ou de juin, il y a trois ou quatre ans, le rencontrant, par hasard, sur un quai de la Saône, à proximité de son bureau, où il allait, je fus tout à coup interpellé de la façon suivante :

— Dites donc, l'abbé, je ne vous ai encore rien donné, cette année, pour la caravane ! Voici ma cotisation...

Et avant que j'aie pu esquisser un geste de remerciement, j'avais dans la main, plié en quatre, un opulent billet, choisi, sans hésitation, dans son portefeuille. Après, il avait absolument l'air de quelqu'un qui ne pense plus à ce qu'il a fait.

Hilarem enim datorem diligit Deus : Dieu aime celui qui donne avec joie, a écrit Saint Paul. Je connais peu d'hommes charitables auxquels ce texte s'adapte aussi bien.

Et l'une des plus grandes preuves de l'amour divin qu'il ait reçue, c'est la mort qu'il a faite.

A la vérité il s'y est admirablement préparé, pendant dix-huit mois. C'est à Noël 1929, que cet homme alerte et toujours actif, malgré ses soixante-dix ans, a été brusquement immobilisé par la maladie. Une intervention chirurgicale, sur laquelle il comptait pour le délivrer d'une infirmité, le soulagea, sans doute, mais en le laissant invalide et incapable désormais de vivre hors de chez lui. Dire qu'il n'en eût pas quelque humeur et qu'il passa tout son temps sans ronger son frein serait inexact. Mais son esprit de foi lui inspira, en ces conjonctures, de nobles sentiments et de très jolis mots.

— J'ai demandé à Dieu de me laisser en cet état, — me dit-il à plusieurs reprises — s'il y va de mon salut. Et je crois que je ne puis rien faire de mieux...

Une autre fois :

— Mon père, qui est mort de la même infirmité que moi, en a souffert et l'a supportée pendant sept ans. Vous ne voudriez pas que je me plaigne, moi, qui n'en suis qu'à six mois d'épreuve ?

Et l'un des jours les plus sombres, où il broyait du noir et où quelque pointe d'irritation et de dépit, contre ce mal implacable qui le minait lentement, affleurait son visage, il fit cette trouvaille :

— Je suis à bout de patience, mais pas de résignation..

Un théologien dirait que nous touchons ici du doigt, en une formule étonnante d'exactitude, le contraste entre la nature et la grâce, celle-ci triomphant en dépit des résistances de celle-là...

Ce fut ainsi pendant de longs mois. Puis vinrent les grandes alertes. A l'une des premières, on décida de préparer M. Puisseux à recevoir l'Extrême-Onction. Il laissa faire, se recueillit, suivit avec ferveur les cérémonies... Le prêtre parti, il fit cette simple réflexion :

— Autrefois, si l'on m'avait dit que j'allais être administré, j'aurais reçu un coup. Aujourd'hui, cela me paraît tout naturel.

Jusqu'au dernier jour, tant qu'il put parler, il conserva une lucidité telle, qu'on le retrouvait tout entier, avec les traits les plus piquants de son caractère :

— Soyez vaillant !... lui dis-je un jour, en l'abordant, près de son lit d'où il ne bougeait plus.

— Vous en avez de bonnes, vous ! me répondit-il du tac au tac. Vous voyez bien dans quel état je suis...

— Je parle de votre âme !...

— Ah ! ça, c'est autre chose !..

Et il n'en fallut pas davantage pour qu'il fut rasséréiné.

Cependant, d'habitude, il était avide d'une autre consolation. Ses communions de malade étaient fréquentes et désirées ; et je n'oublierai jamais la piété qu'il apporta, dans la toute dernière, juste quelques heures avant de perdre connaissance. C'est lui qui fit des instances pour qu'on ne la différât pas et qui commanda tous les préparatifs. Puis il joignit les mains et attendit dans une attitude pleine de respect, de foi et d'amour. Deux jours après, il rendait le dernier soupir...

— Je pense bien que l'abbé Paradis va s'occuper un peu de moi, quand je me présenterai là-haut ! m'avait-il dit, quelque temps auparavant, accompagnant la phrase d'un mouvement de tête et d'un clignement d'yeux.

Nous aussi nous le pensons et nous gardons le ferme espoir que la Caravane compte désormais un protecteur céleste de plus.

E. BORNET.

SOUVENIRS

Enfant, puis adolescent, j'ai connu les dernières années de la carrière alpine de M. Puiseux, ses étés à Châtillon-de-Michaille, ses hivers à Lyon, tout illuminés de projets ou de souvenirs de courses, puis sa tardive, mais douloureuse vieillesse jusqu'au dernier repos. « Parrain » de tous les Châtillonnais, il ouvrait sa maison aux visiteurs, même importuns, même exagérément nombreux, avec une bonne grâce inimitable. Une invention toujours renouvelée, l'art du mystère et du pittoresque, l'expression du plaisir sincère et d'un enthousiasme ardent faisaient le succès de ses contes auprès des petits et, auprès des grands, celui des poésies qu'il composait ou déclamait. Sur les routes, c'était lui dont les chants allègres et gracieux entraînaient les petites jambes. Plus jeune de cœur que tous, il triomphait avec les jeunes gens, dont il n'était pas seulement le guide expérimenté, mais le compagnon de gaieté et le « professeur d'énergie ». En montagne, il comprenait son rôle comme un véritable apostolat artistique, moral, religieux : aussi son amitié et sa charité prenaient-elles de préférence la forme d'une initiation à l'alpinisme. Accueillant pour tous les jeunes gens, il tenait à donner à plusieurs les moyens même pécuniaires de « s'élever » avec lui.

Je voudrais faire comprendre le montagnard et l'éducateur que j'ai connu par ces quelques scènes : trois dates !



Août 1915. — Une nombreuse jeunesse, dont je suis un des cadets, quitte Châtillon et s'élève vers le Crêt-d'Eau par un couloir pierreux. M. Puiseux, notre chef, a choisi ce chemin afin de nous faire mieux goûter la joie du sommet. Le soleil se trouve au plus haut, et les novices sont un peu las, quand la dernière pente enfin gravie fait place au vaste horizon tant désiré. Quelle vue va se révéler derrière cette crête familière, mais encore mystérieuse, qui barre l'orient du village ? Voici le lac de Genève interdit par la guerre à nos curiosités, confins d'un pays où l'on ne se bat pas. Voici, sur deux cents kilomètres de développement, les arêtes alpestres nouvelles pour moi ; M. Puiseux les énumère toutes complaisamment. La géographie ne nuit pas à l'admiration ; elle n'empêche nullement l'élévation de l'âme qu'inspire l'étendue et la splendeur du spectacle. Tout au plus suscite-t-elle de louables ambitions de conquêtes. De ce jour date ma vocation d'alpiniste, et c'est à M. Puiseux que je rapporte, d'abord le goût, puis, pendant dix ans, la conduite de la plupart de mes ascensions. Combien reconnaîtront leur propre histoire !



Pentecôte 1920. — Cette fois, trois fidèles seulement suivent leur guide, paternel et blanchissant. Le soleil remplace la fraîcheur du matin, puis brûle, pendant que nous dépassons Allevard ; il faut coucher ce soir au chalet de « Jérusalem », à 2.000 mètres, au fond d'une vallée qu'un excellent chemin forestier relie à Allevard. Mais ne serait-ce pas banal de suivre ce trop facile parcours, et n'arriverions pas au gîte trop tôt, et sans une dose suffisante de

cette bonne fatigue qui gagne le sommeil ? Délaissant sapins et cascades, nous voici entraînés sur une haute croupe dont les broussailles, sans adoucir le moins du monde la canicule, fournissent de l'ouvrage aux grimpeurs. Le déjeuner n'est arrosé que du jus de quelques poires, et la marche reprend, de flanc, à travers les pierres. Enfin nous retrouvons la vallée, non loin du but, au moment où le soleil s'abaisse.

— Pourquoi ce détour ? demandent les jeunes délicats. Pourquoi cette pente aride et sans grâce ? Pourquoi ce surcroît de peine ?

— Pour apprendre à souffrir !...

Ce n'était pas fini : de nouveaux contrastes nous attendaient. A la brise du soir et à la nuit glacée, dans la frieuse hutte de pierres sèches à demi enfouie sous la neige, succédèrent des heures de soleil éblouissant dans la conque du pic du Frêne. Bienfait des extrêmes, bienfait surtout de l'énergie que la montagne enseigne...



Avril 1931. — Les années ont passé. M. Puiseux a dû délaissier peu à peu les Alpes, puis subir pendant de longs mois une cruelle maladie. Je le trouve sur la terrasse de son jardin, immobilisé sur sa chaise longue. Aucune issue, que l'usure lente par les souffrances du jour et de la nuit. Il voudrait soutenir une conversation impersonnelle ; c'est impossible. Du moins, n'écoute-t-il pas mes paroles de sympathie et d'espoir timide.

— On ne me fera pas me plaindre !...

Tout au plus priait-il que l'épreuve ne soit pas trop prolongée ; elle dura deux mois encore. Temps nécessaire, sans

doute, pour achever ce lent détachement commencé depuis des années. M. Puiseux avait eu quelque peine à accepter la vieillesse et la diminution de ses forces ; il aurait voulu mourir en pleine action, sur un sommet. Plus dur, moins riche en satisfactions visibles, mais plus méritoire et plus beau moralement fut son long effort final. Sa persévérance ne recevait plus sa récompense immédiate, mais se tendait toute vers l'espérance céleste : ascension spirituelle, exemple plus achevé, mais préparé par la discipline de l'ascension physique. Ce caractère déjà trempé, si droit et si robuste, s'appuyait maintenant sur la force divine elle-même.

Saurons-nous suivre un jour, nous ses disciples, ce haut exemple de notre cher parrain ? Nous chercherons notre inspiration dans son souvenir et, avec notre affection et notre reconnaissance, nous lui demanderons d'appeler sur nous semblable grâce.

G. GRUA.

ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure.

LE DERNIER ADIEU D'UN AMI

(Allocution prononcée aux funérailles de M. PUISEUX)

Avant que soit emportée, vers sa dernière demeure, la dépouille mortelle de M. André Puiseux, je voudrais dire à cet ami un dernier adieu ; et cet adieu, je le dirai, non seulement en mon nom, ce qui ne justifierait pas suffisamment mon intervention, mais encore et surtout au nom de ce groupement naguère si vivant, et aujourd'hui, hélas ! bien dissocié, qui fut véritablement l'œuvre de prédilection du défunt ; je veux parler de la *Caravane Puiseux*.

L'objet de la Caravane, dans la pensée de son fondateur, était de procurer aux caravanistes un maximum de santé morale et physique, et un maximum de joies saines, par une fréquentation intensive des montagnes.

Car M. André Puiseux pratiquait le culte des montagnes. Il y avait été initié dès sa plus tendre jeunesse, avec son frère, l'astronome Pierre Puiseux, et cette initiation leur avait été donnée, à tous les deux, par leur père, le savant Victor Puiseux, qui, le premier et sans guide, en 1848, a gravi l'une des cimes du Pelvoux, et lui a laissé son nom.

M. André Puiseux croyait en la vertu bienfaisante des montagnes et il les aimait pour cette bienfaisance et aussi parce qu'elles sont naturellement belles, parce qu'on y vit plus librement, qu'on y respire un air plus pur, enfin, parce qu'elles sont hautes et qu'elles dominent les bas-fonds. Il lui semblait qu'en allant vers les montagnes, on devait nécessairement s'élever au-dessus des vulgarités de l'existence, monter vers plus de lumière et se rapprocher de l'Eternelle Beauté.

Or, comme il avait une âme d'apôtre, il s'était appliqué à communiquer à ses excursionnistes cet amour et cette foi ; et je crois bien qu'il y avait réussi.

Je m'honore personnellement d'avoir été son ami. N'avait-il pas, en effet, tout ce qui fait le charme de l'amitié ? Une très vive intelligence, une haute culture intellectuelle, de la bonté, de la générosité, du dévouement, du désintéressement, de l'enthousiasme, une parfaite éducation ; sans parler de son physique avantageux et de sa robustesse exceptionnelle... Il était même poète à ses heures et je connais telles de ses œuvres qui pourraient trouver leur place dans les meilleures anthologies.

Comment se fait-il qu'aussi richement doué, appartenant à une famille de savants notoires, lui-même sorti, dans un bon rang, de l'Ecole Polytechnique, il ne soit point parvenu à ce qu'on est convenu d'appeler une haute situation ?

Il faut en voir la raison, sans doute, dans son caractère indépendant. Cette trop grande indépendance l'aura, je suppose, écarté des chemins qui conduisent à la fortune et aux honneurs.

Il a préféré suivre son rêve qui le portait vers des régions en apparence moins brillantes, mais, qui sait ? peut-être plus élevées.

Comme il avait cet autre avantage d'être un croyant, je terminerai par ce vœu dont la réalisation me paraît assurée :

« Qu'il repose en paix, dans le sein de Dieu !

J. CHANEY.

Lyon, le 26 juin 1931.

Hymne à la Montagne

par André PUISEUX

LA MONTAGNE, CREATRICE DE RÊVE, DE DÉSIR ET D'ENTHOUSIASME

1867-1869 (9-11 ans)

Chaque année voit notre vol vers de nouveaux aspects : l'Oberland, Chamonix, la Chute du Rhin, le Léman. Mais l'Univers est décidément plus vaste que je ne l'aurais cru. Il y a donc des choses tellement éloignées qu'on pourrait bien vivre d'une vie ordinaire sans les connaître et tellement hautes qu'un enfant même gâté ne peut les atteindre.

Divers sentiments éclosent : respect de ces choses si majestueuses et quasi-certitude qu'elles sont hors de notre portée. Mais en même temps naît une vague sensation que, si je voulais bien cependant, si j'étais disposé à dompter toutes mes puissances de paresse, de crainte, de sensualité, si je devenais un homme en un mot, peut-être bien moi aussi, je pourrais franchir ces distances, gravir ces hauteurs inconnues. Mais alors, si je le puis, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de commencer à essayer, et l'effort, l'effort moralisateur se dessine (avec pas mal de défaillances) de faire ce que font les grands. Si les petites jambes se plaignent parfois qu'on les mène plus loin qu'elles ne le voudraient, l'imagination, elle, part soudain en avant avec ses ailes. Et depuis lors, les petites jambes auront beau grandir, se fortifier, s'aguerrir de jour en jour, jamais plus elles ne rattrapperont les ailes. A partir de ce moment-là, la folle du logis montrera toujours plus loin, toujours plus haut, des merveilles indécises qu'il faut absolument atteindre sous peine de ne pas vivre et dont la possession apportera sur-

tout le désir d'en atteindre d'autres encore plus belles, encore plus chimériques. En un mot, l'enthousiasme est né, l'enthousiasme de la domination sur les plaines et sur les plâtitudes, et celui-là ne peut connaître la satiété puisque, où qu'on aille, on peut toujours aller plus loin, ou plus haut.

*
* *

LA MONTAGNE, ECOLE DE LIBERTÉ

1880 (22 ans)

...C'est à cette époque que la Montagne nous apparut comme une merveilleuse école de liberté : non pas seulement parce que les courses sans guides nous apprenaient l'initiative, la prudence et l'effort, mais aussi parce qu'en remplaçant la vie factice des villes par une vie de fatigues et de privations, elles nous donnaient au milieu du minimum de besoins le maximum de bonheur et d'activité ; nous en déduisions le peu d'importance des conventions sociales et des biens matériels. Que peuvent la convoitise, la jalousie et l'hostilité conjurées, contre celui qui se contente d'un repas de laitage et d'un lit de foin, ou qui met toute sa jouissance dans ces biens communs qui sont l'air et la lumière, l'azur du ciel et l'incarnat des fleurs sauvages ?

*
* *

LA MONTAGNE, SOURCE DE JEUNESSE ET DE GRANDEUR D'ÂME

1900 (42 ans)

...La vie poursuit son cours. La mort a frappé autour de nous ; les jeunes et troublants visages ont changé ; l'or s'est affirmé comme une méprisable chimère. Seule l'éternelle beauté de l'Alpe, renouvelée à chaque saison, est restée semblable à elle-même, seule elle apparaît capable de nous

communiquer une jeunesse nouvelle ou même de nous empêcher de vieillir. Et, las de toutes nos déceptions, nous lui revenons avec une ardeur décuplée, avec un grand désir et une grande certitude de boire à nouveau, dans la coupe enchantée, les effluves de l'éternel printemps. Qu'importe les cheveux blancs et les rides fallacieuses ? Oubliés les soucis ; oubliées les erreurs ! La Montagne panse toutes les blessures, dissipe tous les regrets, autorise tous les espoirs et donne un vol nouveau à toutes les hautes pensées.

Par elle se sont conservées intactes toutes mes forces : je veux les lui consacrer tout entières. Par elle s'élève de nouveau aujourd'hui mon esprit dans les régions supérieures, je veux l'en louer à jamais. Une vertu religieuse s'échappe de sa beauté et de sa grandeur. A travers ses aspects magiques, je vois maintenant la majesté du Dieu qui la créa et sa bonté qui m'a permis de la comprendre. Le petite vanité qui dérivait autrefois des premières ascensions racontées à un public frivole se mue en l'orgueil légitime d'entendre sur la hauteur des voix mystérieuses me dire que Dieu est grand et que néanmoins nous sommes faits à son image.

(Extrait de *Où le Père a passé...*, par Pierre PUISEUX, tome II, p. 161-167.)

LA CARAVANE

Société à capital variable et toujours minime.

*Siège social : en plein air, partout où l'homme peut prier
et respirer librement, de préférence à 2.000 m. d'altitude.*

EN SOUVENIR DE L'ABBÉ PARADIS.

La devise de la Caravane : “ *A Jésus par la Montagne* ” qui n’est qu’une des nombreuses traductions de la parole de saint Paul : “ *Omnia instaurare in Christo* ” indique tout de suite qu’il s’agit d’une œuvre essentiellement confessionnelle.

La Caravane apprécie donc modérément l’Union Sacrée, telle du moins qu’elle paraît comprise aujourd’hui ; elle craint les mauvais chemins et les alliances douteuses, et ne prétend pas éclairer les infidèles en les admettant sans distinction et sans examen dans son sein, par une tolérance qui aurait plus d’inconvénients que d’avantages. Elle vise simplement à maintenir dans la voie droite par une agissante sollicitude et par des moyens à la fois plus utiles et agréables un certain nombre de jeunes Français catholiques, choisis sans distinction de classe, parmi ceux qui connaissent et aiment déjà Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce nombre fut-il petit. *Pauci sed boni.*

C’est à ceux-ci que s’adresse le programme suivant qui peut passer pour la loi constitutionnelle de la Caravane, commentée par le règlement intérieur. Nous ignorons si ces statuts sont conformes à la loi sur les associations, et nous craignons fort qu’ils ne soient pas approuvés par le Conseil d’Etat. Tant pis pour la loi, n’est-ce pas ? et tant pis pour le Conseil d’Etat.

STATUTS DE LA CARAVANE

Article unique. — Le vrai caravaniste, en digne élève du vénérable Abbé Paradis, grimpe toujours. Cherchant toujours à s'élever, et *sur tous les terrains*, il vise à la perfection et à la sainteté et garde jusqu'au bout l'espoir de les atteindre... en ce monde ou dans l'autre.

★ ★ ★

Commentaire — Ne nous frappons pas ! Viser à la sainteté veut simplement dire : désirer et gagner le ciel.

On peut donc, par les mérites de Notre Seigneur, devenir saint sans être parfait, heureusement.

Pour plus de sûreté, le caravaniste évitera avec soin les bas-fonds, c'est-à-dire les gros péchés, et aussi les petits si possible. Les uns sont bêtes, comme l'orgueil, et le caravaniste n'est pas bête, d'autres sont honteux comme le mensonge ou l'avarice, et le caravaniste est fier. D'autres enfin sont agréables, comme la gourmandise ou la sensualité, mais c'est défendu, Dieu sait pourquoi. et les infractions sont punies : sanctions temporelles, peines éternelles. Rien à faire là contre et le gendarme est sans pitié. Il faut donc les éviter tous.

Mais le caravaniste ne se borne pas à ne pas faire le mal : il veut faire le bien et pratique les vertus dans la mesure de ses forces, les grandes comme les petites.

Les grandes :

L'amour. — Il ne perd pas une occasion de témoigner publiquement son respect, sa piété envers le Dieu Créateur et Rédempteur de toutes choses et de la Caravane en particulier. Il prononce volontiers et avec affection, comme si du miel passait sur ses lèvres, le Saint Nom de Jésus qui porte en lui-même une suave bénédiction et met les démons en fuite. Il aime la majesté de l'office divin, y prend part par ses réponses à haute et intelligible voix, ne regarde pas sa montre, même quand les jambes lui démangent, et manque le train plutôt que la messe.

La Charité. — Il travaille délibérément au bien du prochain, principalement par l'exemple, au besoin par un bon conseil, ferme en général les yeux sur les défauts d'autrui, et se garde comme de la peste, de toute parole pouvant causer un mal ou un scandale quelconque.

La Chasteté. — Le Caravaniste sait que les cœurs purs verront Dieu et croit fermement qu'un homme vraiment chaste, entièrement maître de lui-même, a les anges à ses ordres et peut tout avec la grâce divine. Il n'écouterait jamais les lâches et astucieux menteurs qui lui diront qu'il faut que jeunesse se passe, qu'il faut jeter sa gourme. et autres balivernes, comme si un mal pouvait jamais être un bien ou une nécessité. Au besoin, il les soufflettera de son mépris.

★ ★ ★

Ces points fondamentaux acquis, le caravaniste pratique aussi les petites vertus : l'activité, la bonne humeur et la sobriété.

Il aime la Caravane et considère comme un devoir de prendre part aux excursions, principalement à celles que dirige l'Abbé et qui ont par cela même l'aspect d'un acte de religion. Si ça gêne d'autres projets, ou si les parents font des objections qui n'en sont pas, le caravaniste est assez malin pour les démolir respectueusement (les objections, pas les parents !) car seules les moules restent attachées au rivage et par définition la Caravane marche ou meurt.

★ ★ ★

Lyon étant malheureusement à une certaine distance des montagnes, pour prendre part aux courses, quelle que soit la roublardise des organisateurs et la sobriété des adhérents, il faut toujours quelques fonds. Le caravaniste travaillera donc ferme pendant la semaine ou le mois pour gagner sa cotisation. Il pratiquera de plus une sévère économie et mettra, dans ce but, en une solide tirelire, ce qu'il pourra grappiller pratiquement sur des besoins moins urgents. Il se privera en particulier des modernes poisons, du tabac qui est une sale habitude de Peau-Rouge, et de l'alcool qui est une invention satanique.

Il se gardera toutefois de s'attacher avec excès à sa tirelire, et, rompant avec toutes les traditions locales, il méprisera profondément les biens de ce monde, considérant l'argent comme un moyen et non comme un but. En principe, il craindra d'en avoir trop, sachant qu'il n'y a rien de plus bête qu'un avare qui meurt sur son trésor, se rappelant qu'un pauvre est beaucoup plus près de la perfection qu'un riche et qu'un rentier est un homme suspect, suspect tout au moins de faire travailler les autres à son profit. Il croira qu'on est toujours riche quand on proportionne ses désirs à ses ressources. N'oubliant pas enfin que la Providence veille sur nous et pourvoit à nos besoins réels du premier au dernier moment de notre existence, il mettra sa confiance en Dieu plutôt que dans la Caisse des Retraites.



Le Caravaniste aimera la Beauté sous toutes ses formes tant physiques que spirituelles, tout en préférant les spectacles et et les enseignements de la nature à l'art imparfait des hommes. Il estimera qu'une prairie en fleurs sous un ciel d'azur vaut mieux que le plus riche palais du monde. Il exècrera le réalisme et ne permettra jamais qu'on dise devant lui que quelque chose de mal, de grossier ou de sale puisse être beau.

Le caravaniste ne sera pas bégueule, et, sans être ni hardi ni timide, il saura, à l'occasion, converser sans embarras avec une dame. Il croit surtout que rien n'est plus doux que le pur regard d'une fiancée, eut-elle les cheveux rouges ou le nez en trompette ; il se mariera donc jeune, pour obéir à la loi divine, en goûter les agréments légitimes, et, vainqueur de la mort, assurer dans sa descendance la perpétuité de la race des élus.

En attendant, il considérera comme une qualité la santé et la vigueur physique : il pratiquera les sports, qui fortifient et assouplissent le corps en le matant et libèrent l'âme par le courage et l'endurance. Il n'hésitera pas à barboter dans un torrent, l'eau fût-elle à zéro degré. — Il aimera la fatigue,

méprisera la douleur, ignorera la médecine et pardonnera aux médecins. Il soignera ses habits plutôt que sa peau et mettra des clous sérieux à ses souliers pour ne pas ruiner sa mère en ressemelages.

★ ★ ★

Le caravaniste sera ouvert et jovial : il lui sera permis de rire comme un bossu aux plus détestables calembours de ses chefs. Il lui sera ordonné de chanter les refrains en chœur, quand les ténors de la troupe prendront la peine de s'égosiller pour lui apprendre des chansons de marche.

★ ★ ★

Le caravaniste sera sociable et regardera comme un grave défaut d'être empoté. Il causera volontiers avec tous et ne donnera pas l'affligeant spectacle de compagnons trottant toute une journée ensemble sans s'être adressé la parole et se quittant sans savoir même le nom les uns des autres.

Mieux vaudrait, à l'occasion et en passant, se traiter mutuellement et amicalement d'andouilles que de s'ignorer ainsi.

★ ★ ★

Il sera en particulier ouvert avec le chef, dont le caractère sacré lui inspirera nécessairement une affectueuse confiance, ainsi qu'avec les vieux bonshommes qui guident la Caravane, les regardera comme des grands-pères indulgents à qui l'on peut tout dire, même des bêtises, ne craindra pas de les assassiner de questions et de leur demander des conseils. Il viendra les voir quelquefois à la ville pour maintenir le contact et surtout pour savoir quel jour aura lieu la prochaine sortie. La Caravane serait vouée à une prochaine et irrémédiable neurasthénie si, à chaque excursion, le rappel devait être battu près d'un personnel entièrement nouveau.

Cependant une mention très honorable sera accordée à ceux qui amèneront des recrues.

★ ★ ★

Tout en restant jovial, le caravaniste ne sera pas forcément bavard, et il sera parfaitement admis qu'on se taise quand on n'aura rien à dire, surtout si ça monte et que le sac tire les épaules. A propos de sac, le caravaniste s'inquiètera de savoir si les autres ne sont pas deux fois plus chargés que lui et offrira de lui-même de procéder à une équitable répartition. Toujours à propos de sac, le caravaniste sera sobre, se rappellera qu'un litre de vin pèse un kilo sans le verre et qu'une fois bu, la tête pèse au moins deux kilos de plus.



Dans quelque milieu que la Providence l'ait placé, employé, ouvrier, artiste, commerçant ou même fonctionnaire, (si jamais un caravaniste venait à se passer la corde au cou et à s'asseoir sur un rond de cuir), il sera autant que possible lettré, se souvenant que la vraie culture élève l'âme. Il s'efforcera de lire de bons livres, d'y puiser le goût du beau langage qui affirme et exprime la valeur de l'homme et communiquera volontiers à ses camarades les utiles ou hautes pensées que ses lectures lui auront suggérées, sans toutefois le faire à la pose. C'est la meilleure façon d'arriver à avoir des idées personnelles.



Enfin, le caravaniste tout à fait à la hauteur meublera sa mémoire de quelques chansons, monologues, poésies ou historiettes (le tout à peu près convenable) et ne se fera pas prier pour les dire, en vue de remonter le moral dans les cas difficiles, par exemple quand 16 kilomètres sous la pluie auront affadi les imaginations, ou quand les puces rendront au châlet le sommeil problématique.



En résumé, le vrai caravaniste aura toujours et partout, dans l'âme comme sur les lèvres... *Le Sourire!*

Les caravanistes et leurs amis reçoivent le journal "*La Caravane*" qui paraît quand il peut, et dont l'abonnement coûte de 3 à 50 francs par an, comme on veut et suivant les moyens de chacun. Jusqu'ici le Rédacteur en Chef en a été de sa poche. Mais enfin tout arrive ; et nous aimons parfois à former ce beau rêve : une fois la note de l'imprimeur payée, les bénéfices du journal servant à alléger partiellement la charge du trajet en chemin de fer pour les caravanistes qui, par un malheureux hasard, ne seraient pas des capitalistes, — si, par une invraisemblable et chimérique hypothèse, ces bénéfices devenaient excessifs, il seraient employés à quelque bonne œuvre ; par exemple celle des "Enfants à la montagne", au grand avantage spirituel des souscripteurs.

ANDRÉ PUISEUX.

mai juin 1918